

CHAPITRE PREMIER

Tout a commencé dans le nord du Texas, un peu à l'ouest de San Antonio. C'était alors le pays du bon Dieu et ça l'est encore pas mal maintenant. C'est cette partie du Texas qui est caniculaire une moitié de l'année et devient brusquement polaire l'autre moitié. C'est le dernier moutonnement montagneux avant la platitude et la sécheresse brûlante du désert qui s'étend juste au-delà.

La Guerre de Sécession était finie depuis quelques années, au moins sa phase militaire, et tout allait plutôt mal. Le ranch Harper s'étendait sur des collines minables couvertes d'une verdure rabougrie. Il s'élevait dans des arroyos entre des rochers escarpés. Au pied de tout ça, tout au fond du canyon principal, coulait la rivière de la Femme qui hurle, ainsi baptisée en l'honneur de Maman. D'après la tradition familiale, c'est ce qu'elle avait fait le jour où Papa l'avait amenée ici, tout de suite après leur mariage.

Elle sortait d'une famille plutôt aisée de San Antonio et elle attendait mieux de la vie. Mais, n'ayant pas le choix, elle s'habitua vite au ranch, et le temps qu'on arrive toutes les six elle était devenue une fermière type du Texas profond : harassée et quasi muette.

Les bâtiments se dressaient à la va-comme-je-te-pousse à côté de la rivière de la Femme qui hurle : une maison basse au toit défoncé, une baraque vide en encore plus mauvais état pour loger d'éventuels cow-boys ou journaliers, et une sorte d'écurie d'hiver où caser tout ce qu'on aurait de chevaux et de fourrage à mettre à l'abri pendant la mauvaise saison. On avait construit autour de tout ça, en guise de corrals, un labyrinthe de palissades branlantes. Tous les peupliers qui poussaient autrefois le long de la rivière y étaient passés.

On était au printemps 1869, et le ranch Deux H (les initiales du nom de Papa, Hy Harper) avait connu des jours meilleurs. Un féroce blizzard et la fièvre texane avaient détruit la plus grande partie du cheptel que Papa s'était constitué et le printemps était encore plus sec que de coutume. Et puis il y avait cette lettre qu'il venait juste de rapporter de Fredericksburg. Elle venait de la banque de San Antonio et parlait de quelque chose qui s'appelait « forclusion »

et surviendrait si Papa ne lui versait pas une certaine somme d'argent avant la fin de l'année. Ça voulait dire que cette banque s'emparerait du ranch et ne le rendrait jamais. Et ça ne paraissait pas juste du tout, surtout quand on pensait à toute la sueur et tout l'amour qu'il y avait investis.

Le jour où tout a commencé, Papa, aussi nerveux et efflanqué que d'habitude, se tenait au cœur de son domaine. Il s'arrachait les quelques cheveux qui lui restaient en essayant d'imaginer comment conserver son ranch et nourrir et, pire encore, vêtir ses femmes. Il plissa les yeux en fixant l'orbe en feu du soleil dans le ciel, comme s'il y cherchait Dieu. Puis il haussa les épaules et partit au petit trot vers la maison.

– Lily!

– Oui, Papa?

– Rassemble la flopée des femelles frivoles. J'ai en tête un'nouvelle entreprise dans laquelle j'veux toutes vous engager c't après-midi.

Lily laissa tomber le seau d'eau qu'elle rapportait du puits et fila dare-dare à la recherche de ses sœurs en se demandant quelle surprise leur père leur ménageait cette fois-ci. Quoi que ça puisse être, elle espérait qu'il avait mieux choisi le moment que la dernière fois, lors du projet de barrage sur la rivière.

Il commençait à peine à se remplir quand avait éclaté la mousson, détruisant la digue et libérant des torrents d'eau qui avaient tout inondé, en emportant au passage le poulailler et le chalet des commodités. Il avait fallu rebâtir le chalet, mais les poules s'étaient contentées d'emménager dans la baraque vide et comme, aussi loin que remontaient les souvenirs de Lily, il n'y avait jamais eu le moindre ouvrier agricole ni le moindre cow-boy au ranch, elles y étaient restées.

Lily trouva May et July dans la cuisine d'été adossée à l'arrière de la maison. Ça n'avait pas été difficile : il lui avait suffi de suivre les sons atroces qui jaillissaient de la gorge de May. May était la musicienne de la famille, mais elle semblait nettement plus douée pour la guitare que pour le chant. Les deux sœurs faisaient la vaisselle du déjeuner. May cessa de beugler ses vocalises pour tapoter d'une main humide ses cheveux de miel et jeta à sa cadette un regard courroucé.

– Et l'eau que tu étais partie chercher, Lily ?

– Dis donc, May, faudrait pas me prendre pour ton esclave sous prétexte que tu viens d'avoir seize ans. Papa m'a chargée d'une mission. Il veut nous voir toutes devant la maison. Où sont les autres ?

May fronça les sourcils, exactement comme le faisait de temps en temps leur maman, et désigna l'aile de la maison qui abritait les chambres.

– Maman les aide à se faire des robes d'été, fit July d'un ton maussade. Et nous, on est de corvée de cuisine.

Lily ne prêta pas attention à la mauvaise humeur de July. L'approche des quatorze ans semblait affecter les gens bizarrement. Ces derniers temps, July paraissait sans cesse balancer entre les larmes et la bouderie, sauf quand elle s'absorbait dans ses broderies.

– J'vois d'ailleurs pas pourquoi elles veulent des robes d'été. Personne ne sort de ce trou, quelle que soit la saison.

– Maman dit que ça va changer, lança May. Maintenant qu'April et March sont en âge de se marier.

Elle s'interrompit pour entonner le trille d'une marche nuptiale : *la-si-do*. Lily frissonna.

– Dix-sept et dix-huit ans, tu te rends compte, reprit May, rêveusement. Dans un an, j'aurai l'âge, moi aussi. Qu'on me laisse une seule fois sortir de ce trou et tu verras si j'y remets jamais les pieds.

Lily interrompit ces rêveries.

– Et Papa ? Quelqu'un lui a parlé de ces projets de mariage ?